



“Whence and whither social history in the UK ?”

Questions et réponses des historiens de part et d’autre de la Manche

Sylvie Aprile

Université de Lille 3

Résumé

Cet article de synthèse présente les directions prises par l’histoire sociale en Grande-Bretagne depuis les années 1980. L’auteur analyse tour à tour les apports du post-structuralisme, du *linguistic turn*, des études de genre et des *subaltern studies* à l’histoire de la société britannique en général, et à celle de l’empire en particulier.

Abstract

This synthesis article presents the main directions taken by social history in the UK since the 1980s. The author examines the contributions made by various theoretical approaches, including post-structuralism, the linguistic turn, gender studies and subaltern studies to the history of British society in general, and to imperial history in particular.

Notice biographique de l’auteur

Sylvie Aprile est Professeur d’histoire contemporaine à l’Université de Lille 3. Elle a récemment publié *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune* (Paris, CNRS Éditions, 2010) et a codirigé l’ouvrage *La France et l’Angleterre au XIX^e siècle : échanges, représentations et comparaisons* (éditions Créaphis, 2006).

Biographical notice of the author

Sylvie Aprile is Professor of contemporary history at Université de Lille 3. She has recently published *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune* (Paris, CNRS Éditions, 2010). She co-edited *La France et l’Angleterre au XIX^e siècle : échanges, représentations et comparaisons* (éditions Créaphis, 2006).

“Whence and whither social history in the UK ?”

Questions et réponses des historiens de part et d’autre de la Manche

Sylvie Aprile

Université de Lille 3

Cette question largement débattue depuis quelques décennies résulte, en Grande Bretagne comme en France, du déclin ou plutôt de l’éclatement d’une histoire sociale longtemps décrite comme hégémonique, puis tout à la fois contestée par l’histoire culturelle et régénérée par les études sur le genre et l’apport des approches post-coloniales¹. Si aujourd’hui l’histoire impériale, histoire tout à la fois de la métropole, des colonies mais aussi de l’empire informel, est au cœur de la réflexion sur le monde britannique et prend parfois un même aspect d’histoire totale, sous couvert de globalisation, il faut néanmoins revenir, pour comprendre le déclin ou la profonde mutation de l’histoire de la société outre-Manche, sur trente ans de débats, de réorientations et de décentrement. Un bref état des lieux est toutefois difficile tant les champs historiques et les frontières disciplinaires se croisent aujourd’hui. Il ne s’agira ici que de présenter les questionnements essentiels et les nouveaux domaines qu’ils ont mis au jour afin d’inviter les lecteurs à approfondir cette esquisse grâce à de multiples publications britanniques mais aussi françaises.

L’histoire sociale : de la mise à l’épreuve aux nouvelles approches

On est loin aujourd’hui d’une histoire sociale optimiste voire triomphante, telle qu’elle était présentée dans l’*English Social History* de Georges Macaulay Trevelyan, ouvrage paru en 1944 et que François Crouzet critiquait déjà en 1948 en lui reprochant d’être une histoire téléologique, fondée sur l’exceptionnalité du modèle britannique². Les études les plus récentes portent encore l’empreinte de cette apogée suivie d’un déclin qui fut parfois perçu alors comme une revanche idéologique. Les débats même les plus actuels ne peuvent être compris si l’on n’entend pas qu’ils font explicitement, mais le plus souvent implicitement, référence à ce passé, ne serait-ce qu’en choisissant pour ligne de partage de souligner que la catégorisation sociale n’explique pas tout ou *a contrario* que l’appartenance sociale reste essentielle. Comme en France, toute une littérature a déploré, constaté ou s’est réjouie du « déclin de l’histoire sociale » et avant tout de son échec à remplir son objectif initial, celui d’une histoire totale. Longtemps elle est apparue comme hégémonique à l’image du projet

¹ Fabrice Bensimon, « Avant-propos », *Revue Française de Civilisation Britannique*, « L’histoire sociale en mutation-avant propos », 14, 4 (2008), p 5-21. Ce panorama historiographique lui doit beaucoup ainsi qu’à Laurent Colantonio.

² François Crouzet, « Tout va très bien, Madame l’Angleterre », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, 3, 1 (1948), p 34-40. Il écrit que « son objet est de nous démontrer la perfection de l’évolution sociale anglaise. Point de secousses sismiques, d’éruptions volcaniques ni de plissements violents ; une croissance continue, harmonieuse, organique, qui fait penser à celle d’un arbre géant, d’un cèdre majestueux et vénérable ».

collectif paru dans la célèbre édition spéciale du *Times Literary Supplement* en 1966 sur les « Nouvelles perspectives en histoire ». Elle a été ensuite, comme en France, l'objet de nombreux débats et attaques retracés notamment par Gareth Stedman Jones³. Les controverses y ont été souvent encore plus vives qu'en France et centrées sur le concept de classe qui, dans une historiographie militante, associait la classe ouvrière à ses luttes passées et présentes. Les attaques portées contre cette histoire ouvrière, souvent venues de l'intérieur même de la recherche dite marxiste, ont été par ailleurs brandies par les adversaires du communisme dans un contexte de guerre froide finissante et de fin des régimes communistes en Europe. De telles critiques, qui ne remettaient pas forcément en cause l'histoire sociale en elle-même, ont été relayées plus récemment, au sein et en marge de ce que l'on nomme le *linguistic turn*, par le développement d'une histoire culturelle sans frontières bien définies, et surtout sans prétentions idéologiques avouées, qui a conduit parfois à clamer un peu rapidement la fin de l'histoire sociale britannique. Les liens naguère bien établis et féconds avec l'histoire économique se sont également relâchés et d'autres champs de recherche ont proliféré, sans forcément détruire les centres d'intérêt précédents, mais en les décentrant et en les réorientant.

S'agissant de ces débats, il faut bien entendu faire une place centrale à ceux qui ont entouré la publication de l'ouvrage qui a longtemps symbolisé l'apogée de l'histoire sociale britannique, celui d'E.P. Thompson sur la formation de la classe ouvrière paru en 1963 et traduit en français en 1984⁴. Thompson proposait en effet une approche culturelle et interrelationnelle de l'identité de classe, sans remettre en cause l'idée d'une lutte pour la reconnaissance de cette identité. Pour lui, la classe était une « relation historique » et un « processus actif », nés d'une conscience de classe. Les deux décennies suivantes ont été marquées plus nettement par l'abandon des recherches sur le changement social et par le déclin des grandes synthèses qui correspondaient à une génération de l'après-guerre dont les principaux et prestigieux représentants ont été Eric Hobsbawm, Asa Briggs ou Harold Perkin. Ce qui a prédominé depuis lors, c'est une attention portée davantage aux continuités qu'aux ruptures, les historiens s'abstenant, jusqu'à une date récente et dans le cadre de l'histoire impériale, de grands débats sur les différences sociales. Dans les années 1990, cette approche a pris forme dans le programme de la *Cambridge Social History of Britain*, sous la direction de F.M.L Thompson, abordant la période 1750-1950 sous des angles quelque peu délaissés auparavant, comme celui des régions et des communautés (vol. 1), des hommes et de leur environnement (vol. 2), des agencements sociaux et des institutions (vol. 3). Cette présentation de la société, moins combative, ne comprenait significativement pas de chapitre sur la classe ouvrière et ses revendications. Elle ébauchait une production renouvelée de l'histoire locale et régionale et prenait aussi en compte l'émergence de sujets devenus depuis des piliers de l'histoire victorienne comme l'éducation et plus encore le crime et ses représentations⁵.

Le passage de flambeau entre une histoire sociale centrée sur les classes populaires et l'histoire culturelle ne s'est toutefois pas obligatoirement fait sous le signe de la rupture comme le montre l'ouvrage d'Adrian Wilson et de ses collaborateurs *Rethinking Social History : English Society 1570-1920 and its Interpretation*, paru en 1993. La définition de la culture est d'ailleurs ici très large : c'est l'étude des productions, des traditions et des coutumes propres à une société. Comme l'a défini Clifford Geertz, anthropologue américain

³ Gareth Stedman Jones, « Une autre histoire sociale » *Annales HSS*, 53, 2 (1998), p. 383-394.

⁴ E. P. Thompson, *The Making of the English Working-Class*, New York, Pantheon Books, 1964.

⁵ Clive Emsley, *Crime and Society in England, 1750-1900*, Londres, Longman, 1987, 3^e edit. 2005.

qui a fortement influencé l'historiographie anglo-américaine, la culture est ici la logique informelle de la vie réelle. La culture populaire a été depuis lors analysée à travers de multiples travaux sur les loisirs et les divertissements. Les historiens y ont interrogé tout d'abord les formes du contrôle social, c'est-à-dire la volonté de discipliner la classe ouvrière et également ses façons d'y résister. Foires, fêtes et carnivals ont été étudiés afin de rendre compte de la survie ou de la disparition d'anciennes pratiques. En d'autres termes, la destruction de la culture villageoise, collective et solidaire, est-elle concomitante de la montée de l'individualisme et de l'encadrement religieux et bourgeois ? Les interdits récurrents concernant les combats d'animaux ou la boxe auraient créé une pénurie de loisirs favorisant la création de nouveaux modes de divertissement plus encadrés. Certaines formes de divertissements sont ainsi devenues des modalités privilégiées d'analyse de la société⁶. Le music-hall étudié par Peter Bailey, un des pionniers de cette histoire des loisirs, apparaît à la fois comme l'expression des voix du peuple, mais aussi comme une des formes de résistance à la moralisation des récréations populaires, la culture de masse devenant ici une « culture de consolation »⁷. Ce sont plus généralement les formes théâtrales et surtout le mélodrame qui ont retenu l'attention des historiens, à tel point que l'on a parlé non plus d'un tournant culturel mais mélodramatique. Chaque activité culturelle populaire a désormais son historien et cette approche s'étend aux pratiques sportives qui ont aussi fait l'objet de nombreux travaux, notamment sur les liens tissés entre sport et religion et entre sport et impérialisme⁸. Sont ainsi largement explorés les actes de naissance des clubs de rugby et football, les disparités régionales et les spécificités de sports masculins et féminins. Les animaux domestiques ont également leur histoire et leurs historiens. La colombophilie est ainsi envisagée comme une pratique d'autonomie des classes populaires et marquerait une forme de contestation des loisirs que l'on voudrait leur imposer.

Ces études ont aussi eu pour mérite de sortir l'histoire sociale du cadre exclusif d'analyse des catégories populaires. Elles se sont tournées vers l'aristocratie, la classe originelle des loisirs, longtemps parent pauvre des études sociales. Les classes moyennes affluent, elles aussi, dans les travaux qui explorent des terrains plus originaux encore comme ceux de la respectabilité et du bénévolat, notions devenues centrales dans la nouvelle histoire sociale, qu'elles soit déniées ou revendiquées. Au-delà des domaines inédits qui sont explorés, on voit bien que les historiens britanniques restent en quête de mécanismes qui puissent expliquer ce qui a soudé la société, ce qui lui a permis de « tenir » au-delà des inégalités et des tensions créées par les bouleversements socio-économiques nés de l'industrialisation⁹.

Des histoires éclatées

⁶ Emmanuel Roudaut, « Notes sur l'historiographie des loisirs », *Revue Française de Civilisation Britannique*, « L'histoire sociale en mutation », 14, 4 (2008), p. 99-113.

⁷ Peter Bailey, *Leisure and Class in Victorian England: rational recreation and the contest for control, 1830-1885*, Londres, Methuen, 1987.

⁸ J. A Mangan et Colm Hickey, "Globalization, the games ethic and imperialism: Further aspects of the diffusion of an ideal", in J.A Mangan (dir.) in *Europe, sport, world : shaping global societies*, Londres, Frank Cass, p 105-131.

⁹ E. P. Thompson, *op. cit.*

En se détachant de l'histoire sociale, l'histoire économique a choisi un autre chemin et s'est rapprochée des formalisations mathématiques que lui proposait l'économétrie. Ces approches n'ont séduit que peu d'historiens car ceux-ci, à la différence des économistes, sont moins sensibles à la recherche de paramètres et plus réceptifs à la détermination de facteurs explicatifs. Elles ont cependant permis de développer plus précocement que sur le continent des travaux sur la consommation et le crédit, et ont joué un rôle majeur dans la manière de repenser l'industrialisation et la place des échanges. Le cloisonnement qui, durant un temps, avait conduit à négliger ou à mettre de côté les travaux démographiques où la quantification est essentielle s'estompe. Les recherches en ce domaine ressurgissent dans une nouvelle histoire de la population mêlant quantitatif et qualitatif, à travers des enquêtes portant sur la fertilité ou la mortalité¹⁰. Dans son étude *Fertility, Class and Gender in Britain, 1860-1940*, Simon Szreter s'est appuyé sur des données quantitatives pour critiquer le modèle diffusionniste qui attestait d'une réduction de la taille des familles du haut vers le bas de la hiérarchie sociale. Plus récemment, étudiant la mortalité dans les villes britanniques de la première moitié du XIXe siècle, il a rappelé sans nuances le rôle dramatique joué par l'industrialisation¹¹. C'est plus tardivement, après 1870, que l'on peut selon lui, constater une véritable corrélation entre la croissance économique et l'amélioration de la santé. Simon Szreter situe précisément ce tournant au moment où les hommes politiques mettent localement en place des politiques plus interventionnistes. Ces analyses réactivent une histoire fine des catégories populaires qui ne peut être en définitive délaissée bien longtemps, ne serait-ce que parce que plus de 80% des actifs sont des travailleurs manuels à la fin du siècle.

C'est ce qui a conduit également à réexaminer les facteurs de l'industrialisation parmi des sinologues comme Pomeranz et des spécialistes de l'économie européenne comme Hans Joachim Voth¹². A la suite de Jan de Vries, ce dernier a repris la question du temps de travail comme facteur d'explication de l'amélioration des salaires réels¹³. En relevant systématiquement dans les dossiers judiciaires, les emplois du temps des ouvriers et les rations alimentaires consommées par hommes et femmes, prévenus et témoins, il a relativisé l'idée d'une amélioration du niveau de vie comme source d'un développement de la consommation et par là même d'une augmentation forte et déterminante de la demande.

L'histoire culturelle s'intéresse elle aussi au monde ouvrier, mais elle ne s'est pas construite de la même manière. Elle s'est adossée pour beaucoup de ses nouveaux objets à un vaste champ théorique influencé par les théories foucaaldiennes du discours et celles de l'anthropologie geertzienne qui avaient tout d'abord séduit les spécialistes de littérature. On comprend mieux dès lors que dans les études victoriennes le rapprochement entre l'histoire et les récits littéraires, soit plus étroit qu'en France et qu'il soit plus directement lié à l'émergence du *linguistic turn*. Né en 1982, au lendemain d'un colloque organisé par Dominick La Capra et Steven Kaplan, celui-ci a, comme bon nombre d'avancées conceptuelles, connu des interprétations variables et des dérives. Ses fondateurs, s'ils

¹⁰ Sabine Reungoat, « L'historiographie de la population anglaise », *Revue Française de Civilisation Britannique*, 14, 4 (2008), p. 21-33.

¹¹ Simon Szreter, *Fertility, Class and Gender in Britain, 1860-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

¹² Hans Joachim Voth, *Time and Work in England, 1750-1830*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

¹³ Jan de Vries "The Industrial Revolution and the Industrious Revolution", *The Journal of Economic History*, 54, 2 (1994), p. 249-270.

reconnaissent tous l'apport du post-structuralisme, n'ont pas tous défendu la thèse de « la société comme texte ». Le récit, le discours, le langage et surtout leur déconstruction ont néanmoins dominé les débats, redorant presque involontairement le blason d'une histoire politique qui avait peu connu de semblable renouvellement. Le récit (*narrative*) y était en effet présenté comme le moyen par excellence par lequel se noue la relation entre l'individu et le groupe et s'exerce le poids de la domination. Une grande partie du débat est parti de la place centrale qu'occupe le langage politique dans la protestation ouvrière. Dans son essai *Rethinking Chartism* de 1983, Gareth Stedman Jones a soutenu que les interprétations dominantes du chartisme en tant que revendications sociales échouaient à expliquer la nature profondément politique de son programme. En mettant l'accent sur la primauté du politique, Gareth Stedman Jones récusait les historiens du social qui cherchaient à expliquer la politique par les changements sociaux. D'autres travaux sur le luddisme et le chartisme ont depuis renouvelé le rôle du discours économique. On y renoue avec l'apport des articles pionniers d'E.P. Thompson sur l'économie morale de la foule anglaise et les résistances à l'industrialisation¹⁴. Mais ce qui a changé en profondeur, c'est que de la classe ouvrière on en est venu à définir la catégorie de « peuple » comme représentation majeure de l'identité collective dans la société du XIXe siècle, et à s'interroger sur la question de la souveraineté populaire, de l'opinion publique et de son rôle comme mode de pression sur le parlement¹⁵. Ce sont aujourd'hui plus largement tous les groupes extra-parlementaires et les trajectoires individuelles qui ont pris le pas sur une histoire politique des partis et des grands hommes.

D'autre part, le terme d'identité a largement remplacé celui de classe, l'identité sociale étant affirmée comme plurielle à travers des paramètres multiples dont les plus pertinents et récurrents dans l'historiographie sont le genre, la ville et la religion.

Genre, ville et religion

Sans aucun doute, l'histoire des femmes a été un élément majeur pour repenser l'histoire britannique et surtout l'histoire sociale. E.P. Thompson comme Eric Hobsbawm s'étaient peu interrogés sur les expériences et les identités des femmes. Les premiers travaux ont évidemment porté ici comme ailleurs sur l'histoire des femmes et ont croisé leurs expériences au sein de la classe ouvrière et leurs conditions de vie, de travail et de procréation. C'est en travaillant sur les ouvrières de Manchester que Jill Liddington et Jill Norris ont découvert l'existence des associations suffragistes du Lancashire à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Leur expérience diffère des figures du féminisme des suffragettes londoniennes bien connues comme la célèbre Emmeline Pankhurst et des associations comme la Women's Social and Political Union (WSPU)¹⁶. Les historiens ont montré les activités féminines, non plus dans une césure tranchée mais constamment

¹⁴ E. P. Thompson, "Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism", *Past & Present*, 38 (1967), p. 56-97; *Id.*, "The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century", *Past & Present*, 50 (1971), p.76-136.

¹⁵ Patrick Joyce, *Democratic Subjects: The Self and the Social in Nineteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994; *Id.*, *Visions of the People: Industrial England and the question of class, 1848-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

¹⁶ Jill Liddington et Jill Norris, *One Hand Tied Behind Us: the Rise of the Women's Suffrage Movement*, Londres, Virago, 1978.

renégociée dans la division du travail entre les hommes et les femmes. En quittant le lieu de travail et de la condition ouvrière, c'est la séparation entre les sphères publique (masculine) et privée (féminine) et la place dans la famille qui ont montré le rôle majeur joué par les femmes issues de catégories paradoxalement peu étudiées, comme la *middle class*, entendues comme les classes moyennes. L'ouvrage de Leonore Davidoff et Catherine Hall lie l'idéologie de la domesticité à la formation d'une *middle class* plus sûre d'elle, et donc apte à construire son propre monde familial, distinct à la fois des patriciens et des plébéiens¹⁷.

Aucun sujet historique n'est aujourd'hui traité ou débattu en Grande-Bretagne sans intégrer une réflexion sur le genre, c'est-à-dire non sur la place des femmes, comme on le dit encore parfois de façon caricaturale, mais sur la division sexuée entre hommes et femmes, sur la masculinité et la féminité et les formes de dominations et de représentations induites.

L'histoire urbaine a, par son autonomie construite dès les années 70, su se maintenir à égale distance de l'histoire sociale et de l'histoire économique tout en associant l'histoire culturelle. Ceci tient certainement au fait qu'elle fut beaucoup plus précoce en Grande-Bretagne, portée par quelques spécialistes comme H.J. Dyos, co-auteur d'un ouvrage-clé dans l'histoire sociale de la ville victorienne et dont le premier travail a porté sur une banlieue londonienne, Camberwell, à l'époque victorienne. La proximité linguistique avec le monde américain de l'école de Chicago y est certainement pour beaucoup. C'est l'ouvrage d'Asa Briggs, *Victorian Cities*, paru pour la première fois en 1963 qui, autour d'une série d'études de cas dont Manchester, Middlesbrough et Melbourne, a très tôt analysé la dynamique et l'impact de l'urbanisation sur la Grande-Bretagne du XIXe siècle. En perte de vitesse dans les années 80, cette histoire urbaine a intégré le regain d'études qui s'inscrivent dans le renouveau d'une histoire « locale ». Dans ce cadre, on peut citer les travaux qui portent sur Bradford, Leeds, ou Manchester et dans le sillage de l'histoire des représentations et de la culture visuelle, *Victorian Babylon* paru en 2000, qui explore les diverses images du Londres du XIXe, en particulier au travers des cartes géographiques, des publicités et des affiches.

Cette histoire urbaine nouvelle, si elle s'identifie souvent à la culture urbaine, ne renie pas des emprunts à l'économie et à la sociologie politique. Les travaux de Judith R. Walkowitz et Lynda Nead, sur la gestion et les gestionnaires municipaux, reposent sur la notion de capital social. L'histoire urbaine a aussi permis de développer une histoire des migrants intérieurs éloignée des stéréotypes, nuanciant les images de pauvreté et de délinquance urbaine qui leur sont attachées, et notamment la vision univoque des *Little Ireland*. Il faut ici relever le caractère longtemps tardif des études migratoires, qui se sont néanmoins développées de façon significative à partir des années 1980.¹⁸

L'histoire religieuse a elle aussi largement bénéficié des apports de l'histoire culturelle et d'un retour critique sur les discours des contemporains. Elle a été d'abord une histoire des institutions religieuses, puis une histoire de la pratique religieuse dont on avait définitivement et trop vite admis le déclin sur la base du recensement de 1851, entrepris sous la responsabilité du fonctionnaire Horace Mann. Ce résultat était conforté par l'enquête du *Daily*

¹⁷ Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes: Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, Chicago University Press, 1987.

¹⁸ Colin Holmes, *John Bull's Island: Immigration and British Society, 1871-1971*, Londres, Macmillan, 1988; Anne Kershen, *Strangers, Aliens and Asians: Huguenots, Jews and Bangladeshis in Spitalfields, 1660-2000*, Londres, Taylor and Francis, 2005; Panikos Panayi, *An Immigration History of Britain: Multicultural Racism since 1800*, Harlow, Longman, 2010, qui présente une bibliographie de 55 pages sur ce sujet.

News en 1902¹⁹. La thèse devenue un véritable lieu commun de la sécularisation précoce de la société britannique a été largement remise en cause. Elle montrait en effet une corrélation artificielle entre industrialisation et déchristianisation, alors que les travaux plus récents montrent à travers la propagande religieuse et des sources littéraires, des témoignages de formes de renouveau religieux et surtout des disparités qu'il faut analyser en termes de brassage ou en établissant des distinctions villes/campagnes²⁰. La question religieuse remet en cause le cadre national par les situations régionales distinctes de l'Église établie et des autres Églises - dont la catholique et les chapelles dissidentes, ce qui nuance le déclin présumé de « la pratique ». Depuis que les travaux de Stephen Yeo ont retenu le cadre de la paroisse, en utilisant un échantillon de 15 comtés, on voit que si l'Église anglicane est mieux représentée dans le sud et l'est, dans les paroisses rurales, elle est malgré tout toujours présente dans les paroisses industrielles et qu'elle y a fondé encore des *Sunday Schools* jusqu'à la loi Foster de 1870. La sécularisation serait surtout un discours alarmiste-comme tant d'autres discours « sociaux » sur la perte de la foi plus qu'une réalité objectivable. Il faut aussi rappeler qu'en Grande-Bretagne la question religieuse ne renvoie pas comme en France de façon mécanique et bien tranchée aux clivages politiques droite/gauche. Les contextes philosophico-religieux ne sont pas identiques. La place de la religion doit être vue au prisme d'une théosophie naturelle plus prégnante. Les formes d'interaction sont multiples entre les religions pratiquées dans l'Empire et en Grande-Bretagne, entre les religions-monde, au sens où elles sont analysées aujourd'hui par les historiens de la *global history*. Il faut noter que les termes de sensibilités et de représentations au sens que lui donnent les historiens français ne sont guère entrés dans le vocabulaire de l'histoire culturelle britannique, alors qu'ils ont largement influencé l'historiographie française. Il n'y a pas guère d'équivalent aux travaux d'Alain Corbin sur la peur, les sens comme l'ouïe et l'odorat, hormis quelques travaux sur les émotions. Le corps est cependant de part et d'autre de la Manche devenu un champ de recherches développé et l'objet de suggestives comparaisons.

Du local à l'empire

A priori, la plupart des travaux évoqués ne traite pas de la société britannique *stricto sensu*. Ils sont en réalité entrés depuis deux décennies en étroite résonance avec le renouveau de l'histoire de l'empire qui a lui-même drainé les apports les plus féconds de l'histoire de l'environnement, des sciences et des savoirs géographiques.

Le faible intérêt historiographique longtemps porté à l'empire, hormis dans le cercle restreint des « historiens impériaux », a pris fin avec la décolonisation. L'historiographie coloniale et impériale telle qu'elle existe aujourd'hui a été précédée comme en France, par une histoire coloniale apparue dès la naissance de l'empire et souvent faite par les « coloniaux » eux-mêmes, c'est-à-dire par les militaires puis les universitaires installés dans les colonies. La décolonisation a ici comme ailleurs été une rupture qui a progressivement construit une réflexion post-coloniale qui n'est pas une question sur l'après de la colonisation mais qui met l'accent sur la distinction entre une histoire coloniale faite pendant et après la

¹⁹ Julien Vincent, « L'histoire sociale de la religion au XIXe siècle : la sécularisation en question », *Revue Française de Civilisation Britannique*, 14, 4 (2008), p. 113-129.

²⁰ Callum G. Brown, *The Death of Christian Britain*, Londres, Routledge, 2000.

colonisation. Pour la Grande-Bretagne, le tournant historiographique a eu lieu au début des années 50 avec la parution de l'article majeur de John A. Gallagher et Ronald E. Robinson qui ont entrepris de redéfinir la nature de l'impérialisme britannique au XIXe siècle et surtout de l'*imperialism of free trade*. Les impératifs stratégiques y sont réévalués par rapport aux enjeux économiques, et dans ce tournant historiographique a surgi l'idée aujourd'hui classique que l'empire formel n'est pas totalement distinct de l'empire informel et qu'il n'y a pas eu de ruptures entre l'ancien et le nouvel empire, mais un processus heurté et long. Mais c'est véritablement dans les années 1980 que l'histoire coloniale devenue impériale a fait l'objet d'une véritable redécouverte. Il est assez naturel que le *boom* des études impériales ait eu lieu au moment où les empires coloniaux ont disparu de la carte, car la question a alors perdu de son acuité dans les débats politiques et intellectuels et pouvait être réinvestie par des recherches à vocation scientifique. John MacKenzie, professeur d'histoire impériale à l'université de Lancaster, en a donné l'impulsion avec son ouvrage *Propaganda and Empire : The manipulation of public opinion, 1880-1960* qui inaugure la collection *Studies in Imperialism*. Dans cet ouvrage, il dénonçait une histoire de l'empire étroitement insulaire, vue sous le seul angle des rivalités militaires et diplomatiques entre puissances européennes et ayant une incidence relative voire faible sur la société britannique²¹. Il fondait ainsi la *New imperial history* dont les domaines de recherches restent marqués par une dominante culturelle, même s'ils se sont sans cesse élargis.

Il revenait notamment sur l'idée reçue d'un désintérêt pour l'empire de la période libérale, montrant la confusion qu'avaient entretenu dans ce sens les partisans de l'abolitionnisme : l'empire n'étant alors, selon l'expression, qu'« une meule autour du cou de la mère patrie »²². Le laissez-faire n'est pas contraire à l'empire comme l'avait montré l'apport premier de l'article de Gallagher et Robinson. Il ne faudrait toutefois pas confondre cette relecture approfondie avec une réhabilitation de l'empire. Celle-ci existe pourtant et est principalement défendue par Niall Ferguson dans l'ouvrage, *Empire. How Britain Made the Modern World*, est paru en 2003²³. L'auteur a établi la liste des bienfaits de la colonisation : diffusion de la langue anglaise, du droit de propriété, du respect de la loi, c'est-à-dire la *common law*, du modèle du gouvernement représentatif ; goût pour la liberté et plus prosaïquement pour les sports collectifs, bref tous les apports de la modernité et de la modernisation. Niall Ferguson a défini de façon moins provocatrice et plus conceptuelle ce qu'il appelle l'« *Anglobalisation* » du monde, source de démocratie et de prospérité par le commerce, ce qui n'est pas sans rappeler l'anglo-saxonisme de la fin du XIXe siècle, lorsque les États-Unis, nouvelle puissance impériale, évoquaient la supériorité de la race coloniale anglo-saxonne tout en cherchant à se démarquer des pratiques britanniques. C'est d'ailleurs les débats que suscite Ferguson plus que son propos controversé qui ont fait le succès de l'ouvrage. L'auteur n'évade ni la répression de la Grande Mutinerie de 1857, ni la question des famines en Inde, ni l'esclavage, ni bien d'autres aspects peu flatteurs de l'impérialisme britannique : « the question is not whether the British Empire was not without blemish. It was not ». Ceci fait d'ailleurs que le bilan « globalement positif » qu'il établit en introduction et en conclusion est d'autant plus injustifié²⁴. L'ouvrage a été vivement attaqué : l'historienne

²¹ John MacKenzie, *Propaganda and Empire : The Manipulation of Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984.

²² Klaus Bade, *L'Europe en mouvement*, Paris, Seuil, 2002.

²³ Niall Ferguson, *Empire. How Britain Made the Modern World*, Londres, Allen Lane, 2003.

²⁴ *Ibidem*, p. xxviii.

Priyamvadha Gopal, professeur à Cambridge, a qualifié dans une tribune du journal *The Guardian* cette résurrection d'un « *benevolent empire* » de « conte de fée empoisonné ». Elle cite à charge quelques unes des affirmations les plus douteuses de l'ouvrage qui a accompagné la série diffusée par Channel 4 *The war of the world* : « Ceux qui sont portés vers 'l'autre' sont souvent atypiques dans leurs préférences sexuelles » ou encore : « Quand un femme chinoise épouse un Européen, les chances sont assez élevées que seul le premier enfant conçu soit viable »²⁵. L'auteur est familier de certaines outrances - rappelons que Niall Ferguson a publié d'audacieuses théories sur les conséquences de la guerre de 1914-18²⁶. Selon lui, si le Royaume-Uni ne s'était pas engagé dans le conflit, situation plausible au regard de la diplomatie britannique, l'Allemagne aurait gagné la guerre ce qui aurait évité le nazisme.

Pour en revenir à sa défense du colonialisme britannique, précurseur de la mondialisation des échanges commerciaux du XXI^e siècle, elle n'est pas sans rappeler les controverses françaises. L'ouvrage de Ferguson a trouvé un prolongement politique, dans un interview donné au British Museum – lieu hautement symbolique – par Gordon Brown au *Daily Mail* le 5 janvier 2005, où il salue les « marchands, aventuriers et missionnaires, bâtisseurs de l'empire ». Si l'on s'en tient à l'histoire impériale, son ouvrage voulait contrebalancer les dénonciations parfois extrêmes, elles aussi, des historiens anti-impérialistes et des *cultural studies* dont les apports sont aujourd'hui plus nuancés et ne doivent pas être systématiquement caricaturés. On ne peut traiter sur un même pied les rodomontades de Niall Ferguson et les travaux pionniers des subalternistes, Partha Chatterjee, Ranajit Guha²⁷. On ne peut en effet parler de l'histoire de l'empire sans faire une place au « post-colonial » et à l'ouvrage d'Edward Saïd *Qu'est ce que l'orientalisme ? Comment l'Occident a créé l'Orient*, publié en anglais en 1978 et traduit en français en 1980. On voit dans cet ouvrage l'acte inaugural de ce que l'on appelle les *Postcolonial Studies*. Les travaux de Saïd sont aujourd'hui très critiqués, à tel point qu'on en oublie leur richesse initiale au profit de leur sur-interprétation. Il ne s'agit bien évidemment pas ici de l'orientalisme « artistique », mais de ce que cet intellectuel américano-palestinien (1935-2003), spécialiste de littérature anglaise, a nommé ainsi, en désignant un ensemble, comprenant à la fois un savoir et un imaginaire – légitimés et institutionnalisés tous deux – construits par « l'Occident » sur « l'Orient », et pendant des siècles. Ce savoir et cet imaginaire, qui sont issus d'une position de puissance, ne sont pas en soi une découverte, mais Saïd a montré comment ils portent à la fois les signes de l'autorité et de l'évidence. L'orientalisme est foncièrement dichotomique : c'est une vision qui renvoie « à *Nous* et à *Eux* ». Il ne s'agit pas seulement d'établir une distinction et ce rapport se traduit en réalité par : « nous sommes supérieurs à eux parce que plus puissants qu'eux ». A ce *Nous*, centre et source de toutes les références et de toutes les valeurs, est assignée une patrie-identité hypothétique appelée *l'Occident* et une altérité homogène, *l'Orient*, quelque soit, par ailleurs, le lieu réel où cet autre - l'oriental - est situé. C'est d'ailleurs l'une des principales critiques portées à la pensée de Saïd car l'Indien, le Chinois, le Persan, l'Arabe, l'Égyptien, le Maghrébin, etc., ne sont guère convoqués.

²⁵ Priyamvadha Gopal, *The Guardian*, 28 juin 2006, cité par G. Millat, « L'identité britannique au miroir de l'Empire », *Revue Française de Civilisation Britannique*, op. cit., p 90.

²⁶ Niall Ferguson, *The Pity of War. Explaining World War I*, Londres, Allen Lane 1998.

²⁷ Jacques Pouchepadass, « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, 156 (2000), p. 161-185.

Saïd a surtout voulu établir plus que définir la façon dont ce lien étroit entre la réalité de l'empire et l'écriture romanesque au XIX^e siècle s'est forgé, non pas dans un discours politique mais partout et souvent en creux dans nombre de romans anglais. C'est le cas, par exemple, des *Grandes espérances* de Dickens et de *Mansfield Park* de Jane Austen. Dans un cas, c'est l'Australie comme terre de relégation ; dans l'autre, les Caraïbes encore esclavagistes qui sont identifiées à l'inconscient refoulé et à la présence de « l'autre ». Saïd a également examiné des auteurs plus directement engagés dans l'expérience impériale comme Conrad et Kipling. Ses analyses souffrent, surtout dans son second ouvrage *Culture et impérialisme*, d'être assorties de généralisations péremptives qui ne rendent pas compte d'autres situations coloniales²⁸. Mais dans le registre de la littérature comparée, Saïd reste une référence incontestée. Analysé comme un ensemble réglé de rêves et d'images, l'orientalisme a eu aussi pour mérite de montrer l'émergence de connaissances spécialisées car l'empire est aussi un projet géographique, poétique, scientifique, religieux et culturel au même titre que politique, stratégique, commercial et économique.

Comme pour l'apport de Saïd qu'il est convenu de minorer, il est souvent difficile au-delà du constat de leur émergence de se repérer dans les *postcolonial studies* et surtout d'en mesurer la diffusion et l'apport à la *new imperial history*. Le livre dirigé récemment par Marie-Claude Smouts peut nous y aider car il distingue très clairement quatre grands ensembles de références, qui ne sont pas des étapes successives, mais des entrées parallèles dans le domaine postcolonial. En premier lieu, on peut citer « la littérature comparée postcoloniale » qui est, on l'a vu, l'héritière la plus directe de Saïd et qui intéresse essentiellement les littéraires. En second lieu, il faut mentionner « la déconstruction du discours colonial », largement influencée aussi par le *linguistic turn*. Au-delà de la littérature, on y analyse tout discours qui justifie, voire explique, la colonisation et empêche d'entendre la voix des colonisés. Celle-ci a été au cœur d'une troisième approche majeure, celle des *subaltern studies*, qui entendent, elles, justement partir des dominés, une tâche généralement très délicate, en réaction à l'histoire impériale et à l'impérialisme et qui entretient un lien souvent étroit avec le genre, dans le diptyque parfois quelque peu caricaturé : masculinité du colonisateur / féminité du colonisé.

Les *subaltern studies* doivent leur nom à un concept mis en oeuvre par le philosophe marxiste italien Antonio Gramsci dans ses *Cahiers de Prison* écrits en 1933.

Les « subalternistes » voulaient à l'origine, dans les années 1970, lutter contre un double élitisme : celui des historiens de l'école de Cambridge et celui des premiers historiens indiens de la décolonisation ; les premiers, par une tendance ancienne de l'historiographie de la métropole, les seconds par nationalisme, entendaient expliquer le processus de résistance à la colonisation par le rôle d'entraînement joué par les élites. Elles s'inspirent des ateliers d'histoire - *history workshops* - qui avaient aussi été dans les années 60 l'un des axes de renouvellement de l'histoire sociale, axe fondateur de la micro-histoire ou plus encore de l'histoire par le bas - *history from below*. Les « subalternistes » ont privilégié dans les onze volumes parus depuis lors l'analyse des mouvements de masse et notamment les révoltes paysannes. Les masses ne sont plus alors un monde inerte, une pâte molle mise en mouvement par des élites formées en Occident. L'apport est ici essentiellement celui d'un décentrement du regard sur l'*agency* des colonisés et sur les structures globales de domination. C'est dans le

²⁸ Daniel Rivet, « Culture et impérialisme en débat », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 48, 4 (2001), p. 209-215.

débat anthropologique que la notion d'*agency*, que l'on peut traduire au sens large par « capacité d'initiative » et « répertoire d'actions », est entrée dans l'interprétation du fait colonial²⁹. L'époque héroïque des *post-colonial studies* est aujourd'hui révolue, et les malentendus se sont en partie estompés, même si l'on peut encore souvent reprocher à ces études leur caractère parcellaire et leur difficulté à faire émerger aux travers des sources les voix des « sans voix ». Ces historiens mettent surtout au jour des histoires locales et individuelles au travers des sources judiciaires. Les critiques portées à l'égard de ces enquêtes soulignent leur caractère fragmentaire, la place parfois dominante faite aux questions de race et de sexe qui l'emportent sur l'analyse du contexte. Frederick Cooper a dénoncé des erreurs de méthode à son sens trop courantes, notamment, mais pas seulement, parmi les tenants du courant « postcolonial » qui, à force de théorisation, tombent dans les pièges de l'anachronisme, et aboutissent à écrire une histoire « a-historique ». Si certains excès méritent d'être dénoncés, il semble souvent que la critique soit ici routinière et paresseuse et fasse peu de place à une réelle curiosité sur des travaux qui portent sur des questions pourtant centrales dans toutes les études coloniales, celle du statut de la terre, de l'industrialisation, de l'urbanisation ou de la situation juridique des colonisés.

En dernier lieu, il existe une quatrième entrée par les lectures postcoloniales de la mondialisation. Elles inscrivent la question impériale dans l'histoire mondiale, qui est tout à la fois celle de l'uniformisation et des interactions. A ce titre, l'ouvrage qui a le mieux relayé cette thématique est celui de Christopher Bayly, *La naissance du monde moderne (1780-1914)*, paru en 2007. Notons que la version française du livre en a escamoté le sous-titre original et éloquent, *Global Connections and Comparisons*, qui éclaire l'un des aspects essentiels du projet. Professeur d'histoire impériale et navale à Cambridge et spécialiste de l'Inde, Christopher Bayly a été au cœur des études post-coloniales des années 1980-1990. En rapprochant des événements habituellement séparés, cette vision globale permet de décentrer les champs de connaissance et les espaces, de rompre avec l'occidentalo-centrisme qui fait de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique du Nord les lieux exclusifs de la modernité, exportée ensuite au reste du monde. Christopher Bayly s'inscrit en faux contre les thèses diffusionnistes qui attribuent à l'Occident l'invention de l'espace public, des nations, du nationalisme et de l'État des années 1840 aux années 1860. Il rejoint l'analyse de Miles Taylor qui montre que le « printemps des peuples » de 1848, qui se limitait généralement géographiquement à l'Europe, est aussi le temps des conflits en Birmanie, du mouvement Taiping qui se déclenche en 1851 en Chine, voire en agrandissant encore le cadre temporel usuel, celui de la révolte des Cipayes en 1857 en Inde, ou de la guerre de Sécession américaine en 1861-1865³⁰. Il répond ainsi au souhait du subalterniste Chakrabarty Dipesh qui voulait « provincialiser l'Europe »³¹. L'islam, le christianisme, l'hindouisme, le bouddhisme, le confucianisme sont traités sur le même plan dans cette lecture de la modernité : le développement des transports qui facilite le prosélytisme chrétien a aussi permis le développement des autres religions, par la diffusion de l'imprimé et la circulation massive des objets pieux. Dans le domaine de l'histoire économique, ce refus d'une supériorité occidentale de fait a été largement revisité par les travaux de Kenneth Pomeranz qui dans la *Grande*

²⁹ Homi Bhabha, "The Postcolonial and the Postmodern : The Question of Agency", in Homi Bhabha (ed.), *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994, p. 171-197.

³⁰ Miles Taylor, "The 1848 Revolutions and the British Empire", *Past & Present*, 166, 2000, pp. 146-180.

³¹ Chakrabarty Dipesh, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

Divergence met en avant l'hypothèse que la Chine et l'Inde n'ont connu aucun retard économique avant le XIXe siècle et que l'Europe a rattrapé le sien grâce à ses ressources minérales et en dépossédant également ses possibles concurrents non-occidentaux³². On peut bien entendu y voir une simple réactualisation des idées de Marx ou plus récemment de Paul Bairoch, on peut aussi y voir de façon plus inédite un processus comparatif qui ne traite plus des ensembles continentaux mais régionaux : c'est non la Grande-Bretagne mais le Lancashire, c'est le Janzi et non la Chine qui sont ici connectés. On notera, par delà ces travaux parfois polémiques, un élargissement désormais établi du regard qui embrasse tous les continents, qui ne néglige aucun des espaces coloniaux, de la Jamaïque aux colonies de peuplement blanches. Adele Perry qui a travaillé sur la Colombie britannique (1849-1871) s'est par exemple interrogée sur les contradictions évidentes entre le refoulement d'une présence indigène et la formation d'une colonie de peuplement sans colons³³. La *global history* est aussi au cœur des travaux de John Darwin qui voit l'empire non comme le projet d'un groupe limité d'impérialistes de la métropole, mais comme la résultante de la fusion de trois stratégies distinctes : celles des colons « des colonies blanches », celle de l'empire commercial pensé par la City de Londres et enfin celle d'une *Greater India* qui contribue par ses marchés, sa main-d'œuvre et son armée à la construction impériale³⁴. Dans toutes ces études, l'Empire ne peut plus être envisagé comme une sorte de relation bilatérale entre la métropole et chacune de ses colonies, mais comme une toile aux multiples connections où les relations se tissent entre colonies, où les tensions ne sont pas seulement patentées entre colons et colonisés mais aussi entre des colons aux stratégies différentes, où la circulation des hommes, des savoirs est aussi déterminante que celles des produits. Il faut ici faire la part dans cette réflexion à l'apport des historiens « néo-britains » eux-mêmes issus de ces « nouvelles Grande-Bretagne », héritiers par leur histoire personnelle et familiale de l'empire et de sa structure « archipélagique ». J.G.A Pocock rappelle ainsi ses origines néo-zélandaises, d'autres leur appartenance au Canada, l'Australie ou leur lien avec la Jamaïque, comme l'a fait récemment Catherine Hall dans *Civilizing Subjects*³⁵. Tous montrent que la Grande-Bretagne n'est plus, comme elle l'a été, une unité pertinente d'analyse et qu'il faut travailler à d'autres échelles que celles de l'État-nation.

Ces flux et ces approches témoignent d'une approche de plus en plus géographique qui revisite les liens entre nature et société au travers des questions environnementales, des frontières et des dénominations. Cette analyse des « sciences impériales » insiste sur les distinctions entre ville et campagne au sein d'un processus pluriel de construction impériale. Les villes impériales, les diasporas britanniques, les symboles de la puissance impériale, et notamment la place de la reine Victoria au cœur de ces dispositifs, sont les signes d'un vigoureux renouveau des sujets et des objets. Dans son avant-dernier ouvrage intitulé *Captives*, Linda Colley a montré à travers les témoignages des Britanniques détenu(e)s, l'interaction entre colonisateur et colonisé³⁶. Les vies des collectionneurs analysées par Maya Jasanoff suggèrent également que les frontières culturelles n'étaient pas complètement

³² Kenneth Pomeranz, *Une Grande divergence*, Paris, Albin Michel, 2009

³³ Adele Perry, *On the Edge of Empire: Gender, Race and the Making of British Columbia. 1849–1871*, Toronto, University of Toronto Press, 2001.

³⁴ John Darwin, *The Empire project, The Rise and Fall of the British World-System, 1830–1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

³⁵ Catherine Hall, *Civilising Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

³⁶ Linda Colley, *Captives. Britain, Empire and the World, 1600-1850*, Londres, Jonathan Cape, 2002.

étanches³⁷. La plupart des travaux de langue anglaise portant sur cette question s'inspirent d'ailleurs des remarques de Michel Foucault dans « *Il faut défendre la société* », *Cours au Collège de France 1976*, qui insistait sur l'idée qu' « il ne faut jamais oublier que la colonisation, avec ses techniques et ses armes politiques et juridiques, [...] a eu aussi de nombreux effets de retour sur les mécanismes de pouvoir en Occident [...] ». Les rapports « métropole »/« colonies », complexes et évolutifs, sont à replacer au cœur d'analyses à plusieurs niveaux des modes de contact mais aussi des mécanismes de la prise de décision en matière de politique coloniale. Celle-ci est envisagée à travers la cartographie, la formation des administrateurs, la science coloniale, la bibliothèque coloniale, c'est-à-dire les ouvrages produits sur la colonisation et qui traitent notamment de la différence entre colonisation à la française et à l'anglaise³⁸. Les questions toujours quelque peu idéologiques qui demeurent sont essentiellement celles qui stigmatisent de façon univoque la responsabilité britannique et débattent non de la place de l'empire dans l'histoire britannique, mais dans la conscience des Britanniques. Si certaines analyses sont radicales comme celles qui font de l'Irlande une colonie ou le modèle de la colonisation, d'autres, en la plaçant dans le premier cercle de l'empire, montrent comment elle peut à la fois être un moteur de la contestation et un soutien à la politique impériale.

La seconde série de débats porte sur l'incidence de l'empire sur la société et l'opinion publique. Elle est jugée minimale par certains spécialistes comme Bernard Porter pour qui les Britanniques auraient été indifférents au sort des colonies ou au moins peu affectés. Pour d'autres, comme Catherine Hall, elle apparaît centrale. Là encore, il faudrait établir des nuances et périodiser les débats. Bernard Porter ne nie pas le rôle de l'empire, dont il a été l'un des historiens les plus éminents, et il a rappelé dans une mise au point récente, l'importance qu'il y aurait à faire une histoire sociale de l'empire qui distinguerait un impérialisme des élites de celui des classes populaires³⁹. Il semble en effet assez évident que l'attitude des Britanniques vis-à-vis de l'empire est liée à leur appartenance sociale autant que sexuée, l'empire étant par excellence vu aussi comme un monde d'hommes qui valorisent la virilité de certaines des populations colonisées et féminisent d'autres hommes afin d'asseoir leur domination et leur propre masculinité⁴⁰. Comme le mentionne Claude Markovits dans un excellent compte-rendu des ouvrages de Bernard Porter et Catherine Hall, le débat est – je cite Markovits – « loin d'être clos ». Bernard Porter lui-même est revenu sur la question dans un article récent, et sans renier ses positions sceptiques, a suggéré une orientation un peu différente en direction d'un débat sur le « cosmopolitisme » de la société britannique, dont il tient à affirmer que ce n'était pas uniquement un cosmopolitisme impérial. John Mackenzie, dans un article qui se présente comme une réponse à Porter, fait une sorte de bilan critique de l'état de la question, et reprend certains aspects négligés par Porter, en particulier le rôle des Églises et de la presse régionale⁴¹.

³⁷ Maya Jasanoff, *Aux marges de l'Empire*, Paris, Heloïse d'Ormesson, 2009.

³⁸ Véronique Dimier, *Le gouvernement des colonies, regards croisés franco-britanniques*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 2007.

³⁹ Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists: What the British Really Thought about Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004. Ce débat entre 'integralists' et 'minimalists' est très bien résumé dans Ronald Hyam, *Britain's Declining Empire. The Road to Decolonisation, 1918-1968*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 2, note 4.

⁴⁰ Andrew S. Thompson *The Empire Strikes Back. The Impact of Imperialism on Britain from the Mid-Nineteenth Century*, Harlow, Longman, 2005.

⁴¹ Claude Markovits, « Culture métropolitaine, culture impériale : le débat britannique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (2010), p. 191-203.

Le rôle de l'empire reste de toutes les façons indéniable, et tous ses travaux en appellent à une analyse plus fouillée et moins idéologique des relations colons/colonisé, insistant sur la variété des situations coloniales, la plasticité et l'hétérogénéité des « rencontres » sans en nier la brutalité. Que ce soit dans le domaine du droit, des arts ou des sciences, les « sociétés impériales » métropolitaines ont en effet été tout aussi profondément transformées par leurs « expériences coloniales » que les sociétés dites « colonisées » et les expositions universelles, les musées, les modes et les chansons en témoignent aussi bien que les transferts de savoirs. Quant à la violence qui semble parfois oubliée, il convient aussi de rappeler que les formes de la domination ne passent pas forcément par une seule phase de conquête et de contraintes mais par des coups de force répétés et une vaste palette de coercitions et d'accommodements. Ceci conduit à de plus vastes interrogations sur la nature même de l'empire, la distinction complexe entre l'empire formel et informel, les relations entretenues entre le monde extra-impérial latino américain ou asiatique avec le monde britannique. Les tensions et les rivalités ne sont pas évacuées par la *new imperial history*, car si l'adhésion à l'impérialisme est débattue, les formes de l'anti-impérialisme sont elles aussi analysées à travers la trajectoire des acteurs, la construction des groupes de pression autour de personnalités comme John Stuart Mill ou les partisans du *fair trade*. Jennifer Pitts a montré comment on pouvait à la fois se battre contre l'esclavagisme et justifier la colonisation en dénonçant avec vigueur ses excès.⁴² On relit avec plus d'attention les travaux de Hobson sur l'impérialisme qui étaient souvent seulement cités comme fondateurs de ceux de Lénine et qui rappellent les débats économiques autour du rôle économique de la colonisation. Une opposition au *principe* même de la colonisation existe, comme l'a mis en lumière très récemment Nicholas Owen qui démontre que, tant en Inde qu'à Londres, on a pu penser et surtout redouter l'émergence d'un lien entre le nationalisme indien et le radicalisme britannique⁴³.

L'impérialisme est-il soluble dans la *Britishness* ?

L'Empire apparaît aujourd'hui étroitement lié à l'historiographie de la *Britishness*, ou plus largement de l'identité britannique et surtout des modalités et mécanismes à l'œuvre dans la construction identitaire. C'est par l'intermédiaire des controverses et recherches sur l'empire que s'est posée la question de la construction de l'identité nationale britannique, des minorités nationales et des formes de résistances comme d'acculturations qui sont en jeu. Les historiens cherchent à comprendre comment l'identité britannique, si elle existe, de même que l'empire britannique, a été imaginée, communiquée, débattue et ancrée dans la mémoire collective « au moyen de la pierre, de la toile, des cartes de géographie, des carnets de dessins et de la broderie, tout autant qu'au moyen de la parole et des textes écrits ou imprimés »⁴⁴. Mark Connelly a, de son côté, établi que parmi les signes labellisés, les « *agreed badges* », qui nourrissent l'idée d'un destin particulier de l'identité britannique, l'empire figure en

⁴² Jennifer Pitts, *A Turn to Empire. The Rise of Imperial Liberalism in Britain and France*, Princeton, Princeton University Press, 2005.

⁴³ Nicholas Owen, *The British Left and India : Metropolitan Anti-Imperialism, 1885-1947*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

⁴⁴ G. Millat, « L'identité britannique au miroir de l'Empire », *Revue Française de Civilisation Britannique*, op. cit. , p 90.

bonne place, aux côtés de la religion protestante – exception faite de l’Irlande – et du statut insulaire⁴⁵. Autre élément de cette identité, la xénophobie et notamment la francophobie aurait nourri ce sentiment d’appartenance, selon Linda Colley, auteur de l’ouvrage majeur sur la question. Les antagonismes avec le continent à l’échelle européenne mais aussi mondiale, à travers l’empire, se lisent aussi dans un autre rapport dichotomique, un « Eux et Nous », où le Français est par excellence, l’autre catholique - *the Catholic other*⁴⁶.

Dans le cadre d’une réévaluation des nations constitutives de la Grande-Bretagne et de leurs revendications nouvelles, les spécificités qui distinguent Angleterre et pays de Galles d’un côté et Écosse de l’autre ont pu apparaître comme étouffées par cette imposition ou superposition d’une autre identité commune et impériale. Mais ces identités sont néanmoins convoquées et présentées comme fondatrices de l’empire. Il n’y a pas là, semble-t-il, paradoxe, mais assemblage parfois hétéroclite et contradictoire entre des identités multiples, anglo-écossaise, irlandaise, anglo-indienne... En définitive, pour conclure ce rapide panorama, ce sont les perspectives des relations anglo-américaines et plus encore anglo-européennes qui ont été quelque peu abandonnées ou négligées. *Les idées passent-elles la Manche ?* Ce titre d’un colloque qui s’est tenu en France en 2006 pourrait être repris et élargi à toutes les formes d’échanges sur lesquelles il reste encore beaucoup à faire⁴⁷. Longtemps cantonnées à la collecte des formes de la francophilie et de l’anglophilie et de leurs miroirs négatifs, les études qui portent aujourd’hui sur toutes les formes de contact témoignent de relations complexes, qui évoluent constamment et qui sont renégociées à travers les événements et les catégories sociales. Isabelle et Robert Tombs ont montré à travers leur récent ouvrage combien certains exemples pouvaient troubler la vision de frontières culturelles nettes, combien celles-ci sont au contraire poreuses⁴⁸. Maurice Chevalier, archétype du chanteur français reconnaissable à son accent inoubliable en anglais, a en réalité largement construit sa carrière grâce à sa connaissance de l’anglais, durant la Première guerre mondiale dans un camp britannique et plus encore à l’apprentissage de la gestuelle des vedettes de music-hall britannique. Les historiens – il s’agit ici plutôt des Américains et des Français que des Britanniques – sont ainsi à la recherche des points de contacts, des « synapses » comme les a judicieusement nommés Renaud Morieux, plutôt que des enjeux classiques de l’exception, de la supériorité, ou de la différence⁴⁹.

En définitive, c’est certainement cette volonté de recenser, de relier les multiples points de rencontres - parfois même au sens premier - de contacts corporels qu’il convient de retenir comme élément fondateur et fédérateur de cette nouvelle historiographie⁵⁰. Toutes les nouvelles démarches d’histoire sociale s’inscrivent dans ce répertoire inépuisable des comparaisons, des connections et des croisements⁵¹.

⁴⁵ Mark Connelly, *We Can Take It. Britain and the Memory of the Second World War*, Londres, Longman, 2004.

⁴⁶ Linda Colley, *Britons. Forging the Nation 1707-1837*, New Haven, Yale University Press, 1992.

⁴⁷ Jean-Philippe Genêt, François-Joseph Ruggiu, *Les idées passent-elles la Manche?: savoirs, représentations, pratiques (France-Angleterre, Xe-XXe siècles)*, Paris, Presses de Paris Sorbonne, 2007.

⁴⁸ Isabelle et Robert Tombs, *That Sweet Enemy: The British and the French from the Sun King to the Present*, Londres, W. Heinemann, 2006.

⁴⁹ Renaud Morieux, *Une mer pour deux royaumes. La Manche, une frontière franco-anglaise (XVII-XVIIIe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

⁵⁰ Tony Ballantyne et Antoinette Burton (éd.) *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History* Durham, Duke University Press, 2005.

⁵¹ Julien Vincent, « La réforme sociale à l’heure du thé : la porcelaine anglaise, l’empire britannique et la santé des ouvrières dans le Staffordshire (1864-1914) », *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, 56, 2 (2009), p. 29-60.